Ch. E. MONTET

LA " ROME " ET LES BOURDES DE M. EMILE ZOLA

Avec une Lettre
A
M. HENRI LASSERRE



PARIS
LIBRAIRIE ANTIMAÇONNIQUE
A. PIERRET, Éditeur
37, Rue Etienne-Marcel, 37

Ch. E. MONTET

LA "ROME" ET LES BOURDES DE M. EMILE ZOLA

Avec une Lettre
A
M. HENRI LASSERRE



PARIS
LIBRAIRIE ANTIMAÇONNIQUE
A. PIERRET, EDITEUR
37, Rue Etienne-Marcel, 37

A M. Henri LASSERRE

Cher Maître,

Permettez-moi d'inscrire votre nom en tête de ces quelques pages que des instances trop bienveillantes m'engagent à rassembler.

Nous sommes fiers, en Périgord, de nos gloires contemporaines, et c'est une rare bonne fortune pour un obscur inconnu comme moi, de donner à ces essais un patronage comme le vôtre.

Quel est l'écrivain de notre temps qui a vu la gloire de son nom et son œuvre consacrée par soixante traductions diverses?

Nos illustrations du passé, de Montaigne à Maine de Biran, ont eu leur renouveau dans cette langue si nerveuse et si brillante que vous avez parlé, et vous avez victorieusement combattu sur un autre terrain les erreurs et les procédés que je me permets d'attaquer aujourd'hui.

J'estime qu'il n'était pas nécessaire d'équiper un cuirassé pour achever cette énorme épave de Rome, *mise à la côte et prématurément désemparée. Une torpille heureuse suffirait à faire sauter ce qui reste de cette machine de guerre lancée avec tant de fracas.*

J'ai armé en course ce torpilleur; fasse le Ciel qu'il livre un bon combat sans blesser nulle susceptibilité légitime.

Veuillez agréer, cher Maître, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

Ch.-Em. MONTET.

Paris, 14 août 1896.

LA " ROME " ET LES BOURDES

DE

M. ÉMILE ZOLA

I.

Vue d'ensemble.

La verve inépuisable de l'auteur des *Trois Mousquetaires* avait fait croire jusqu'ici qu'Alexandre Dumas détiendrait longtemps le record de la fécondité, sinon en littérature, du moins en papier imprimé ; le voilà en train de perdre son avance ; encore un peu de temps, et ce record sera battu par M. Zola.

C'est peut-être à cet espoir prochain qu'il faudrait attribuer l'énergie désespérée qui cramponne M. Zola à la conquête, non de Plassans, mais du fauteuil académique de l'auteur du *Demi-Monde*.

Il faut être juste pour Alexandre Dumas père ; s'il a beaucoup amusé sa génération, M. Zola est en train d'ennuyer beaucoup ses contemporains, après les avoir promenés à sa suite dans les aventures souvent nauséabondes de l'interminable histoire sociale des *Rougon-Macquart*.

S'il fallait poursuivre le parallèle, il est permis de croire que les romans de cape et d'épée, que l'immortel d'Artagnan, sa rapière en verrouil, ses bottes à revers, son pourpoint à crevés, sa moustache en croc et les

plumes de son chapeau, amusaient autrement et plus sainement le peuple que les blagues et les déjections de Coupeau, et que les exhibitions de la Mouquette.

Voici une nouvelle « manière » de M. Zola, décidément en délicatesse avec son passé littéraire, depuis qu'il ne regarde plus avec autant de mépris qu'autrefois la coupole de l'Institut et qu'il louche devant les palmes vertes.

Le 41[e] fauteuil ne suffit plus à ses ambitions et, par un reste de pudeur, qui l'honore, il « desserre » volume sur volume, dans le vain espoir de résorber la littérature qui lui fit de si belles rentes, par l'épaisseur bourgeoise de ses fantaisies d'aujourd'hui ; mais l'Académie peut avoir le flair rancunier, et refuser ses suffrages à ces nuées de mouches d'or et d'azur que M. Zola sait si bien amonceler sur des putridités.

Lourdes, Rome, Paris ! Comment l'Institut pourrait-il cependant résister à la poussée obstinée de cette trilogie ? Tout fait croire qu'il cèdera, et l'admiration du doux poète du *Passant*, organisera l'enthousiasme académique autour du barde des trois grandes cités dont la renommée flamboie au déclin de notre siècle.

Il est vrai que *Lourdes* n'a pas ajouté beaucoup de rayons à l'auréole de M. Zola ; d'aucuns prétendent même que cette auréole entre dans la période de l'éclipse. La grotte de Massabielle lui aura été funeste par le fâcheux renom d'improbité historique dont M. Zola n'a pu se justifier.

On l'a nettement incriminé de mauvaise foi, ce qui est peut-être excessif. Je connais particulièrement un des personnages qui est mis en relief dans *Lourdes* avec une complaisance étudiée, c'est la Grivotte. « C'était une « grande fille qui avait dépassé la trentaine, déhanchée, « singulière, au visage rond et ravagé. Elle était phtisi- « que au troisième degré. »

Les crachats de la Grivotte maculent presque toutes les pages de *Lourdes*, car M. Zola les a comptés, analysés et dépeints avec amour. La Grivotte ressemble encore beaucoup à ce portrait, sauf une légère modification.

A la dernière page du roman, il est question de « la conduire directement à l'hôpital, dans l'état pitoyable où elle était ». Qui ne croirait, après cela, que la Grivotte a fait depuis longtemps son dernier voyage dans le triste corbillard de l'Assistance publique ?

Or, à son retour de Lourdes, elle se portait à merveille ; l'année dernière, elle s'est mariée et se plaint à qu. veut l'entendre, de son enterrement prématuré. Maintes fois, il est vrai, elle a sonné à la porte de M. Zola pour lui fournir la preuve vivante de son erreur sans doute involontaire, mais le Maître est devenu le Benoîton de la littérature quand la Grivotte se présente. Aussi, de quel droit s'est-elle permis de revenir de Lourdes guérie, et son obstination à troubler les conclusions de M. Zola ne dénote-t-elle pas un bien mauvais caractère ?

Lourdes fut un échec, et *Rome*, le deuxième terme de la grande trilogie, ne s'annonce pas mieux, car le livre distille l'ennui. On croirait qu'il est le fruit naturel de deux rancunes de « *gendelettre* », rancunes corrosives, rancunes inexpiables.

Peut-être un analyste quelque peu subtil en découvrirait-il une troisième en embuscade au coin de chaque page, inconsciente peut-être, probablement atavique et qui expliquerait, par l'arbre généalogique de M. Zola, son italianisme fougueux, sa haine de la Papauté et son inintelligence actuelle des vrais intérêts de la France, ce qui d'ailleurs lui est commun avec bien d'autres et ne peut mettre en cause le patriotisme de l'auteur de la *Débâcle*.

La première rancune est pour la Congrégation de l'Index, qui a jugé, non sans raison peut-être, que *Lourdes* est un mauvais livre, et qui, selon son devoir, en avertit

les catholiques ; aussi est-elle exterminée en cent endroits divers de *Rome*.

La seconde est pour Léon XIII, qui n'a pas daigné recevoir l'écrivain, cet historien fantaisiste de Lourdes, qui a si mal récompensé les organisateurs du pèlerinage de 1892, de leurs empressements d'ailleurs excessifs. Toutes les tendresses de M. Zola vont au Quirinal, qui lui fit si bon accueil ; tant pis pour Léon XIII !

« Le Pape lui apparaissait pareil à un petit bourgeois « très vieux qui buvait solitairement son verre d'eau « sucrée avant de se mettre au lit (1). » Deux ou trois fois au moins, il le compare à un oiseau malade.

La troisième rancune est plus délicate à l'analyse : c'est le fil qui coud cette rapsodie parfois incohérente et dont on saisit le passage à travers la trame.

Qui pourra dire de quels éléments s'est formée la haine de M. Zola pour l'Église ? Cette haine, sacrifiant à ses rancunes d'arrière-loge l'intérêt politique actuel de la France, s'exalte jusqu'au délire, au souvenir de la chute de Rome, le 20 septembre 1870, et si, par raison, assurément plus que par inclination, la politique extérieure de notre gouvernement croit devoir s'appuyer sur le Vatican, pour se défendre contre le Quirinal et contre ses alliés, M. Zola ne l'entend pas ainsi. Il vaticine le triomphe définitif du Quirinal. La dynastie révolutionnaire de Savoie, transplantée sur le sol de Rome, aura raison, selon lui, des successeurs de saint Pierre.

Puisqu'il fréquente chez la voyante de la rue de Paradis, M. Zola aurait bien dû se renseigner auprès d'elle, sur un avenir bien prochain à l'époque où il publiait ses élucubrations sur le triomphe de la maison de Savoie, et parer le terrible démenti que donne à ses oracles, le Négus d'Abyssinie, ramassant, dans les plaines d'Adoua, les

(1) *Rome*, p. 641.

canons italiens par douzaines et les prisonniers par milliers.

Ce jour-là, ne sait-il pas que s'est ouverte, au flanc de la monarchie italienne, une plaie profonde, qui aura vite épuisé la vitalité qui lui reste encore ? D'ailleurs, ce n'est pas *Rome* qui lui fera un renouveau.

Peut-être serait-il intéressant de considérer ici, en M. Zola, ses prétentions à la suprématie de la renommée, restée sans titulaire depuis que Victor Hugo se coucha dans sa gloire sous la voûte colossale de l'Étoile, tout comme le soleil y encadre son fulgurant déclin aux tièdes soirées de mai.

On croirait que le barde des *Rougon-Macquart* a voulu doter d'une épopée le siècle qui va finir, comme Chateaubriand et Lamartine l'avaient rêvé à son aurore, *Eudore et Cymodocée, Daidha, Cèdar et Jocelyn*, radieuses créations du génie chrétien, quoique parfois égaré ! Et pour recueillir cette succession, l'*Assommoir* et *Nana, la Terre* et *Pot-Bouille*, la fleur tournée à l'immondice, le talent s'épanouissant dans l'ordure !

L'épopée fut toujours le fidèle miroir d'une époque. Homère fit l'encyclopédie de la Grèce, et par Virgile, plus peut être que par Horace et Suétone, nous connaissons la société du siècle d'Auguste. Ainsi Dante, le Tasse et Camoens, Klopstock et Milton nous laissèrent les tableaux vivants des préoccupations de leurs contemporains.

En France, nous fûmes moins heureux ; Chapelain se contenta de marteler le bon sens, de son lourd marteau et de faire de méchants vers douze fois douze cents ; mais qu'est-ce que l'ennui de la *Pucelle*, qu'est-ce même que l'ennui de la *Henriade*, auprès de *Lourdes* et de *Rome ?*

M. Zola est encyclopédiste à sa manière. Il a la prétention de ne rien ignorer et surtout de ne laisser rien ignorer d'une érudition hâtive et mal digérée, racolée un peu partout. Il possède à fond le manuel de l'enfant de chœur.

aussi bien que l'inventaire des outils du parfait passementier ; ni l'établi de la blanchisseuse, ni le rituel romain n'ont pour lui de mystères, et les employés des grands magasins prendraient utilement auprès de lui des leçons, pour écouler les articles « gueltés ».

Lourdes, Rome, Paris, amalgame de surnaturel, d'autorité, de liberté et d'anarchie, éléments en fusion à la fin de ce siècle dont les premières années vibraient sous la formidable poussée de 89, et dont les dernières années cherchent encore leur orientation sociale !

S'il était permis d'emprunter à M. Zola les formules habituelles de son admiration, je dirais comme lui : Ah ! ce siècle ! ah ! cette Rome ! ah ! ce Lourdes ! ah ! ce Paris ! ah ! ce Pape ! etc., etc.

Pour condenser ces éléments, il aurait fallu la puissance du génie, et, sur tout cela, M. Zola se contente de répandre l'inondation d'un prétentieux babillage ; au lieu de planer comme l'aigle dans les espaces, il s'oublie comme les oiseaux ravageurs à chercher pâture dans les immondices.

Il y a longtemps que l'oracle et l'arbitre du bon sens en littérature, donnait aux écrivains le conseil de ne pas entreprendre une œuvre au-dessus de leurs facultés : *Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam viribus.* Il fallait s'en tenir là, sous peine de broncher comme un cheval fourbu.

Parce que l'incontestable talent de mise en scène que l'on ne peut refuser à M. Zola avait outré jusqu'à la nausée physique le réalisme de certains tableaux des bas-fonds humains, fallait-il en conclure que les répugnants personnages de ce monde vicieux autant que débraillé, allaient frayer sous sa plume avec l'angélique physionomie de Bernadette et la noble figure de Léon XIII ?

Voit-on les blagues de Coupeau et les culbutes de la

Mouquette, formant tryptique avec la bergère des coteaux de Bartrès ?

L'attirance seule des palmes vertes de l'Institut, si impérieuse qu'on la suppose, suffirait-elle à expliquer, sinon à justifier cette invasion de M. Zola, sur des terrains où fleurissent tant de nobles et de pures choses et à innocenter les mensonges de *Lourdes* et les calomnieuses insinuations de *Rome ?*

Sans doute, le public fait acte de complicité puisqu'il dévore, dit-on, par centaines de mille, des livres qui sont l'opprobre de la littérature contemporaine ; mais la nouvelle manière de M. Zola court grand risque de mécontenter son public habituel qu'il a trop familiarisé avec la bête humaine, sans faire la conquête de l'autre public, seul arbitre de la gloire et de la renommée durables.

Pourquoi ne pas se contenter des succès d'argent ?

A ce point de vue, *Rome* dont quelques pages seulement suent la scatologie, lui réserve de cruels mécomptes, et même les suffrages des quelques Immortels qui n'ont pas craint de flirter avec Gervaise, Nana et la Mouquette ne ramèneront pas les beaux jours de l'envolée commerciale de l'*Assommoir*.

II.

L'Abbé Froment.

M. Zola, paraît-il, se plaint d'avoir une mauvaise presse. Il écrit à un dramaturge quelconque, qui a eu la singulière idée de tirer une pièce des incohérences de *Rome* : « Vous savez qu'on ne me gâte pas ». Touchante réminiscence de ces jours lointains où il a dû, comme tant d'autres, ânonner la fable du *Loup et de l'Agneau !* Cette « bête cruelle » (le loup), prétend que ni les chiens ni les bergers ne l'épar-

gnent guère, pas plus d'ailleurs que les moutons, ce qui honore la vigilance de tout ce monde ; mais aussi pourquoi va-t-il, de temps en temps, s'affubler de la panetière et du hoqueton, de la houlette et du chapeau de Guillot, « gardien de ce troupeau » ?

Un vénérable curé de Paris m'a raconté naguère comment un des généraux les plus en vue de la Commune fut soustrait par lui au peloton d'exécution. Après trois mois d'une retraite forcée, dont il employait les loisirs à découvrir saint Paul, comme La Fontaine avait découvert Baruch, le général en question passa en Belgique, le bréviaire sous le bras et la tonsure fraîchement renouvelée. Je crois même que depuis, les convictions philosophiques, qui avaient résisté à saint Paul, ont non moins résisté aux plus élémentaires souvenirs de gratitude.

A son exemple, M. Zola, lui aussi, s'est fait tonsurer. Il a promené sa soutane dans les trains du pèlerinage de Lourdes. Elle en est sortie maculée par les crachats des phtisiques du « train blanc ». Ensuite, la Congrégation de l'Index l'a quelque peu lacérée, et pour repriser les déchirures du hoqueton de ce nouveau Guillot, le maître franchit les Alpes et, sous le faux nez du ridicule abbé Froment, il va dire leur fait à Léon XIII, à ses Cardinaux et à ses Congrégations.

M. Ferdinand Fabre, qui s'est acquis une spécialité de romans ecclésiastiques, autrement vécus que la berquinade de l'*Abbé Constantin,* a su tourner autour de son sujet, avec un art parfois charmant : tel Balzac, dessinant les silhouettes des chanoines de Tours ; mais ni l'un ni l'autre n'ont laissé altérer leur sens littéraire, jusqu'à faire pleurnicher, à leurs personnages, la Profession de foi d'un nouveau Vicaire Savoyard.

C'est que le caractère du prêtre, par tous ses éléments, est autrement rebelle au pastiche, que le bourgeois des carrières libérales, le fonctionnaire, le paysan, l'employé

ou l'ouvrier client des Assommoirs. Il ne suffit pas, pour le saisir tout entier, de s'affubler d'une soutane et d'un rabat.

Le loup ravisseur de la défroque de Guillot n'avait oublié aucune pièce de son ajustement ; mais ses premiers essais phonétiques furent désastreux. C'est ainsi que le faux abbé Froment a peut-être lu quelques pages de l'Encyclopédie, peut-être même quelques articles de Larousse, mais tout cela constitue un maigre bagage théologique : on s'en aperçoit dès qu'il parle, et Dieu sait que dans les 750 pages de *Rome*, le galant fait chère lie.

M. Zola connaît sans doute cet épisode de la vie de Bayard qui nous représente le chevalier sans peur et sans reproche arrêtant tout seul l'armée espagnole au pont du Garillan, là-bas dans les opulentes vallées de la Campanie.

Pour barrer la route à la poussée du surnaturel qui menace de partout les jouisseurs de la seconde moitié du siècle, l'abbé Froment s'est dit : « Moi seul, et c'est assez. Pour « faire des barricades, plus de pavés, plus d'omnibus ren- « versés, plus de matelas empruntés aux ménagères du « voisinage. A moi l'histoire sociale des *Rougon-Macquart*, « cinq cent mille volumes, la barricade de papier, l'*Assom-* « *moir*, *Nana*, *Pot-Bouille*, *la Curée*, *le Ventre de Paris*, « *Germinal*, et puis *Lourdes*, *Rome*, *Paris*, échec à la supers- « tition ! » De fait, il n'en fallut pas autant à Bayard pour arrêter les Espagnols.

Si l'abbé Froment ne sait pas un mot de ce qu'il devrait savoir, il remplace la doctrine par la suffisance et se croit un personnage important dans l'Église. Il s'imagine avoir perdu la foi à Lourdes. Il en est revenu « l'âme morte, le « cœur sanglant, n'ayant plus en lui que de la cendre. Le « silence et la nuit s'étaient faits sur les ruines de son amour « et de sa foi.... il attendait d'avoir le courage de se repren- « dre à l'existence, au nom de la raison souveraine qui lui « avait fait tout sacrifier (1) ».

(1) *Rome*, p. 7, *passim*.

Malgré ce que vous en racontez, Monsieur l'abbé Froment-Zola, je ne puis croire que ce sacrifice ait dû vous coûter bien cher. Ruines d'amour et de foi ! Allons donc ! Savez-vous ce que c'est que l'amour, avez-vous jamais eu la foi? C'est peut-être à l'école de l'abbé Mouret que vous avez appris l'un et que vous avez acquis l'autre.

Cessez donc de pleurnicher sur ces prétendues ruines en vieux-neuf qui me rappellent trop ces pans de murs ébréchés en pseudo-moellons, dont les La Quintinie de nos jardins publics couvrent la nudité honteuse, d'un tissu de lierre et de mousse qui suinte.

Voilà donc le singulier personnage, qui gémit, maudit, jabote, juge et dogmatise en 750 pages, amalgame incohérent de libre-penseur et de déiste, de socialiste et de prédicant. Où donc M. Zola a-t-il pu rencontrer un prêtre de cette espèce ? S'il a tout sacrifié à la « raison souveraine », pourquoi faire de lui un hypocrite et le représenter attaché à des dogmes qu'il ne croit plus, à un culte pour lequel sa raison souveraine ne peut avoir que du mépris ? « Sa foi catholique était morte, il ne croyait toujours pas aux dogmes, aux mystères, aux miracles (1) ».

Et c'est cette caricature sacerdotale qui anathématise Lourdes, qui crie aux basses superstitions, qui monopolise le désintéressement, la science et la vertu, qui sème à tort et à travers les insinuations vipérines et qui, fier dans son cynisme tranquille, va proposer à Léon XIII une religion nouvelle, affublée d'un pathos humanitaire où il est question de tout, excepté de la première des qualités, de sa probité professionnelle, à défaut d'autre vertu.

Il est vrai qu'il lui reste un espoir : c'est que, grâce à lui, « l'Église pourra encore faire du bien », et il se donne modestement la mission de « remettre l'Évangile au cœur du peuple affamé ».

(1) *Rome*, p. 46.

Saint Vincent de Paul ne faisait ni tant d'embarras ni tant de phrases, et il n'est jamais allé raconter à Rome qu'il avait vu de la misère à Paris et que, même à Rome, on pourrait en rencontrer. Il est vrai qu'il n'avait pas tout sacrifié à la « raison souveraine ».

Et puis, la note grotesque! Tout comme au tambourinaire Valmajour, « cela lui était venu naturellement une nuit qu'il ne dormait pas ». M. Zola oublie de nous dire si c'était « en écoutant çanter lou roussignooù ».

Enfin, cette perle qu'il faut enchâsser : « Le titre de son livre avait brusquement flamboyé dans les ténèbres : *La Rome nouvelle* (1) ». L'abbé Froment qui certainement n'a pas lu l'Évangile, nimbe son front d'une auréole de voyant. Les visions prophétiques hantent son sommeil : Ézéchiel et Isaïe sont distancés. Médan fait à Pathmos une heureuse concurrence, et l'ancienne Rome n'a plus qu'à bien se tenir.

Tel est le prétentieux semi-dément, semi-illuminé, qu devait, dans la pensée du Maître, tomber les cardinaux, rouler les Congrégations romaines, prouver à Léon XIII que l'Église n'est qu'un ramassis de dupes et de fourbes, le convertir à d'autres sentiments et le ramener à la connaissance et à la pratique du christianisme primitif. Rien que cela! Et j'admire la condescendance et la bonté d'âme de tous ces prélats, de tous ces cardinaux, qui, par la question préalable, ne renvoient pas cet abbé extraordinaire à l'étude des prolégomènes de sa théologie.

Pour découvrir Rome et la conquérir à sa manière, M. Zola a passé quelques semaines sur les bords du Tibre, et cela lui a suffi.

Il a fouillé tous les *Guides* et ne s'est fait grâce d'aucune banalité. Il a prêté une oreille avide à tous les racontars, en Parisien qu'il est, regardé beaucoup de murailles

(1) *Rome, passim.*

derrière lesquelles il devait se passer quelque chose et pieusement recueilli les fumisteries des *ciceroni* romains.

Il gratine tout cela de plagiats d'histoire, et, familiarisé avec le gros appétit de sa clientèle, il arrose cet « arlequin » du gros bleu de la libre-pensée, du sarcasme de Voltaire, des niaiseries solennelles de M. Prudhomme et du pharmacien Homais, et voilà, selon lui, le fin fond de Rome et le dernier mot des formidables questions romaines. Ce n'est pas plus difficile que cela !

Cet étonnant abbé Froment reprend à son compte, pour lui seul, la vieille querelle, jamais épuisée, qui naguère encore, mit aux prises la grave *Revue des Deux-Mondes* et le chimiste politicien Berthelot.

Ce n'est pas qu'il soit de taille à saisir l'ampleur de la question ; mais son ignorance, maquillée d'une vague phraséologie de progrès, de science, d'aspirations humanitaires, voire même de nébuleux socialisme, proclame par provision la faillite de la foi, non de la science.

D'ailleurs, n'a-t-il pas trouvé, paraît-il, dans le cardinal Bergerot (?) un protagoniste de ces calembredaines ?

De quel droit M. Zola se permet-il de telles insinuations ? Libre à lui de divaguer à plaisir, mais, pour les besoins de ses fantaisies anticléricales, croit-il qu'il lui soit permis de les affubler de la soutane rouge d'un prince de l'Église ?

Il y a des gens qui ne connaissent les jésuites que par les fourberies de Rodin , d'autres qui, dans Renan, croient avoir appris l'Évangile. J'ai vu, il y a quelques mois, un jeune protestant Finlandais, d'ailleurs très sincère, qui n'avait étudié Lourdes que dans les racontars de M. Zola, et qui fut très étonné d'apprendre qu'il existait des doutes fondés sur la sincérité historique de ce roman. Se trouvera-t-il un seul homme de bon sens pour prendre au sérieux les aventures, ou plutôt les avatars du faux abbé Pierre Froment !

A l'en croire, on lui fait l'honneur de le craindre; prélats et cardinaux comptent, ou plûtôt rusent avec lui, et, pour se consoler sans doute d'avoir été consigné au pied de l'escalier de la cour Saint-Damase, M. Zola fait accorder à son Sosie, l'audience pontificale la plus invraisemblable.

Cela dure trente pages, avec des péripéties d'un dramatique violent, et tout simplement pour dire à Léon XIII : « Soyez bon, soyez bon ! Reprenez la besogne de Jésus, « qu'on a pervertie au cours des siècles en la laissant entre « les mains des puissants et des riches, qui ont fini par « faire de l'œuvre évangélique le plus exécrable monu- « ment d'orgueil et de tyrannie. Puisque l'œuvre est man- « quée, recommencez-la : remettez-vous avec les petits, « avec les humbles, avec les pauvres; ramenez-les à la « paix, à la fraternité, à la justice de la communauté « chrétienne (1) ».

Bien qu'en termes galants ces choses-là soient dites, il ne fallait rien moins que l'impudence de ce nouveau Trissotin, pour reprocher à Léon XIII la prétendue perversion de l'Église et la faillite de sa mission.

Dupe ou complice, il n'y a pas de milieu, et si l'abbé Froment connaissait sa syllogistique autant que la connaît M. Dupuy, il aurait pu lui dire en latin : *Quidquid dicas, argumentabor*.

« Très Saint-Père, vous êtes l'esclave d'un exécrable « monument d'orgueil et de tyrannie, allons, faites table « rase d'un passé si malhonnête. Lisez Karl Marx, écoutez « Jules Guesde, écoutez-moi surtout, la palingénésie de « l'Église est à ce prix. »

A qui ferait-on croire qu'on puisse se permettre devant Léon XIII de pareilles insanités? M. Zola lui-même croit-il que le Pape va confier à ce faux abbé imper-

(1) *Rome*, p. 628.

tinent, ses vues sur le gouvernement de l'Église universelle ? Et voilà pourtant un long discours de Léon XIII, que prend tellement au sérieux ce personnage, « qu'il a « voulu le voir pour s'expliquer avec lui, et le convain- « cre (1) » !

Et ce qui est non moins extraordinaire, ces 30 pages de discours, ce drame violent, ces prostrations éperdues, ces sanglots énormes, cette débâcle de sanglots, cette audience plus que mouvementée à laquelle une nuit entière semble n'avoir pas dû suffire, tout cela n'a duré que trois quarts d'heure !

Pour une fois, d'ailleurs, Léon XIII semble avoir bien mal employé son temps et dépensé inutilement des trésors d'indulgence, car, de cette audience extraordinaire, l'abbé Froment sort convaincu « que le catholicisme « devait mourir sur place, lorsque le dernier des Papes, « cloué à cette terre de ruines, disparaîtrait sous le der- « nier craquement du dôme de Saint-Pierre, qui s'effon- « drerait comme s'était effondré le temple de Jupiter « Capitolin » (2).

Décidément, il ne manque plus à cet abbé que de parler, comme les « parpaillots » d'autrefois, de l'Antéchrist et de la grande Babylone et de rafraîchir les propos que Luther éructait après boire.

Un jour, il se trouve en contact avec un vieux bandit garibaldien, une de ces chemises rouges qui fusillaient nos soldats à la porte Saint-Pancrace, en 1849, et qui, depuis, furent de toutes les émeutes italiennes, jusqu'au dernier brigandage de la porte Pia, le 20 septembre 1870 ; aussitôt Froment-Zola de se précipiter avec émotion pour serrer ces « mains vaillantes qui ont accompli de si grandes « choses ! »

Il faut croire que M. Zola ne pouvait écrire 700 pages

(1) *Rome*, p. 630.
(2) *Ibid.*, p. 632.

sans se tromper d'encrier et sans tremper sa plume dans le récipient nauséeux d'où sortirent les aventures graveleuses de la tribu des *Rougon-Macquart*.

Ne suffisait-il pas à la gloire de l'abbé Froment de se tailler une rare réputation de fatuité et d'outrecuidance ? Il faut encore qu'il se fasse une réclame d'imbécillité.

Le voilà présent à cette abominable scène du palais Boccanera, à la mort tragique de Benedetta, où le cynisme le dispute à l'inconscience et où le râle de la mort finit dans la promiscuité.

Croyez-vous que Pierre Froment va fuir ce spectacle d'horreur et d'ignominie ? Le voilà qui joint les mains avec admiration, et, les yeux mi-clos, murmure : « Mon Dieu, qu'ils sont beaux ! »

Si jamais l'Institut ouvre ses portes à M. Zola, j'espère bien que, pour justifier leur vote, nos Immortels publieront un recueil de morceaux choisis, une anthologie, une série de médaillons où l'on verra grimacer ses héros de prédilection, et je doute qu'on y trouve une seule figure simplement honnête. A cette galerie, le prêtre aurait manqué, et Pierre Froment vient heureusement combler cette lacune ; toutefois, on peut se demander ce qui, dans le clergé français, autorisait une pareille injure à son caractère sacerdotal.

Il a fallu toute l'imagination de M. Zola pour créer de toutes pièces ce personnage sot et vaniteux ! La thèse de *Rome* était-elle donc si difficile à établir, qu'il fallût au préalable la fonder sur une fantaisie diffamatoire ?

Pierre Froment, d'ailleurs trop poliment éconduit, peut à son aise secouer la poussière de ses pieds sur les trottoirs de la gare de Rome et menacer le Vatican d'un schisme. Ses foudres sont mouillées et ses effets déclamatoires ne valent pas les imprécations de Camille. J'espère que M. Zola lui réserve, sous les ombrages de Médan, un ermitage où il pourra repriser les accrocs de

sa soutane, soupirer dans une heureuse digestion quelques élégies sur la misère du pauvre peuple : surtout, qu'il ne hasarde plus au dehors son faux nez et sa pseudotonsure. Malgré ses prétentions aux réformes sociales, il est venu trop tard dans un monde trop vieux.

III.

Le Monde Noir.

Ah! cette *Rome,* telle que M. Zola nous l'a faite! Comment s'orienter dans ces catacombes ténébreuses, dans ce maquis peuplé de sots, de fourbes et de scélérats, dans ce tortueux dédale où l'on risque à chaque pas de faire de mauvaises rencontres?

Comment procéder par ordre et coordonner quelques observations? D'ailleurs, est-ce bien la peine, et le livre tout entier ne tient-il pas en deux idées : rancunes d'une part, tendresses de l'autre ; guerre au Vatican, gloire au Quirinal? Il fallait bien récompenser les empressements de celui-ci et se venger des justes sévérités de celui-là ; mais rancunes et tendresses de M. Zola ont perdu leur efficacité. Les pierres dont sa fronde a voulu lapider le Vatican ont cassé les carreaux du Quirinal.

Il faut reconnaître d'ailleurs qu'il ne serait pas impossible d'extraire de *Rome* quelques bonnes pages. Plusieurs paysages assez réussis rayonnent d'une véritable intensité de lumière, tels que : Rome vue de la terrasse du Janicule et de la lanterne de Saint-Pierre, et la tombée du jour dans la campagne romaine ; jeux merveilleux de lueur violette adoucie, montant du désert avec le crépuscule et enveloppant d'une buée transparente les dures arêtes des monts de la Sabine incendiés par le soleil couchant.

Tout cela est vrai parce que tout cela n'avait rien à démêler avec les rancunes et les haines ataviques de M. Zola. Il fait d'excellentes photographies, mais d'autres avaient fait avant lui des tableaux.

Chateaubriand n'avait pas écrit sur le Poussin, le peintre enchanteur de la « Campagne romaine », des périodes aussi tourmentées que celles qui célèbrent dans *Rome* le génie incomparable de Michel-Ange, et bien que M. Zola, qui a traité le rossignol de « gueulard », récuse sans doute l'autorité du chantre d'Atala et des Martyrs et le traite probablement de « vieille perruque », je me permettrai pourtant de lui signaler un tableau de Rome, brossé en quelques lignes, et qui en vaut bien d'autres plus prétentieux :

« On m'avait recommandé de me promener au clair de la lune : du haut de la Trinité-du-Mont, les édifices lointains paraissaient comme les ébauches d'un peintre ou comme des côtes effumées vues de la mer, du bord d'un vaisseau. L'astre de la nuit, ce globe que l'on suppose un monde fini, promenait ses pâles déserts au-dessus des déserts de Rome; il éclairait des rues sans habitants, des enclos, des places, des jardins où il ne passait personne, des monastères où l'on n'entend plus la voix des cénobites, des cloîtres aussi muets et aussi dépeuplés que les portiques du Colysée.

« Qu'arriva-t-il, il y a dix-huit siècles, à pareille heure et aux mêmes lieux? Quels hommes ont ici traversé l'ombre de ces obélisques, après que cette ombre eut cessé de tomber sur les sables d'Égypte ! Non seulement l'ancienne Italie n'est plus, mais l'Italie du Moyen âge a disparu. Toutefois la trace de ces deux Italies est encore marquée dans la Ville Eternelle. Si la Rome moderne montre son Saint-Pierre et ses chefs-d'œuvre, la Rome ancienne lui oppose son Panthéon et ses débris ; si l'une fait descendre du Capitole ses consuls, l'autre amène du Vatican ses pon-

tifes. Le Tibre sépare les deux gloires; assises dans la même poussière, Rome païenne s'enfonce de plus en plus dans ses tombeaux, et Rome chrétienne redescend peu à peu dans ses catacombes (1). »

Depuis que Chateaubriand écrivait ces lignes en 1802, Rome païenne est bien restée dans ses tombeaux, en dépit des efforts tentés pour l'en tirer, à partir de Celse, Porphyre, Julien l'Apostat, en passant par Gibon, jusqu'à Garibaldi; Rome chrétienne n'est descendue dans ses catacombes, que pour y puiser, avec une vitalité nouvelle, un témoignage éclatant de l'immuable pérennité de sa foi; mais qu'est-ce que cela fait à M. Zola? Il n'a pas vu Rome sous le même angle visuel que Chateaubriand, on s'en aperçoit vite.

Je suis tenté de croire qu'il a oublié même la date de son voyage à Rome et qu'il a dû entrer dans la Ville Eternelle avec les troupes de Cadorna le 20 septembre 1870, et fraterniser avec les aimables *reduci* qui hurlaient : Rome ou la mort, et se promettaient bien d'extirper définitivement le « chancre » de l'Italie.

Depuis, le *chancre* tient toujours, et M. Zola y est allé de son petit effort pour le déraciner; effort simplement littéraire, il est vrai, et en tout cas, assez anodin, car malgré, ou plutôt à cause de son épaisseur, *Rome* s'attarde chez les libraires, l'envolée a été lourde et la mévente, ce choléra des canards de la littérature, sévit sur le livre avec une affreuse intensité.

Et pourtant, rien n'a été oublié au procès que M. Zola intente au monde noir : petites perfidies, insinuations fielleuses, criminelles inventions, rien ne manque au réquisitoire.

Léon XIII, cette haute et noble physionomie qui jette un si vif éclat sur les dernières années de ce siècle, n'est

(1) *Mémoires d'outre-tombe.* T. II, p. 143.

plus qu'un vieillard à manies, cachottant des sacs d'écus et brûlé de la fièvre de domination qui, depuis les Césars, est restée endémique à Rome, une idole aspirant avec délices la fumée des encensoirs et altérée du bruit des acclamations.

Les cardinaux, une assemblée d'astucieux, sinon de fourbes, hypnotisés par les compétitions à la tiare, tramant dans l'ombre mille vilenies et, comme au temps où, d'après Tacite, Locuste avec ses secrets de pharmacie, émargeait en qualité de fonctionnaire au budget de l'État (1), ne dédaignant pas, au moins indirectement, l'usage des toxiques pour débarrasser les avenues du pouvoir.

Et pourquoi donc se gêner ? M. Zola sait très bien que le Sacré-Collège ne le trainera pas en cour d'assises pour inventions diffamatoires, mais quelle noblesse de caractère dénotent ces charmants procédés !

Pour justifier ses vertueuses protestations contre l'idolâtrie qui jette palpitants 250 millions de catholiques aux pieds de Léon XIII, M. Zola multiplie ses racontars assaisonnés des plus grotesques détails. S'il est sincère, il a été la victime de quelque odieux fumiste qui s'est moqué de lui.

Voici un pèlerinage du Denier de Saint-Pierre qui n'exista jamais que dans son imagination :

Des évêques, des supérieurs de congrégations, des délégués de toutes sortes, s'étaient avancés pour déposer près du trône les offrandes qu'ils apportaient du monde catholique entier, la collecte universelle du Denier de Saint-Pierre..... et des dames vinrent ensuite, qui tombèrent à genoux pour tendre les aumônières de soie et de velours qu'elles avaient brodées Et l'exaltation devint telle que des femmes se dépouillèrent, jetèrent leur porte-monnaie, jusqu'aux sous qu'elles avaient sur elles. Une

(1) *Tacit. annal.* L. XIV.

très belle, très brune, mince et grande, arracha sa montre de son cou, ôta ses bagues et les lança sur le tapis de l'estrade (1).

Ces choses-là se passent habituellement à la foire de Neuilly dans la baraque du lutteur Marseille ou chez le « Rempart-des-Batignolles », où l'honorable société jette sous et porte-monnaie sur le tapis, mais ces usages ne sont pas encore entrés au Vatican.

Continuons :

Puis l'on vit des femmes se précipiter derrière le Pape, se traîner à quatre pattes sur les dalles de marbre, y baiser ses traces, y boire la poussière de ses pas. La grande dame brune, tombée au bord de l'estrade, venait de s'y évanouir en poussant un grand cri... Une autre, une grosse blonde, s'acharnait, mangeait des lèvres, éperdument, un des bras dorés du fauteuil, etc., etc. (2).

C'est à faire croire que la Salpêtrière envoie ses pensionnaires en pèlerinage au Vatican, et que le successeur de Charcot choisit pour cela ses sujets les plus intéressants.

Ainsi, c'est entendu, les pèlerins de Rome, qui plus heureux que M. Zola, peuvent entrer au Vatican, sont les uns, des imbéciles qui croient « que c'est arrivé » et paient de leur bourse leur naïveté ; les autres, des épileptiques en rupture de douches. Dans quelle catégorie M. Zola aurait-il choisi sa place, le cas échéant ?

Et les Congrégations romaines ! On croyait jusqu'ici que ces tribunaux administratifs, dont le ressort est aussi vaste que le monde, offraient des garanties de capacité, d'impartialité et de désintéressement qui suffiraient à l'honneur de n'importe quel État. En trois semaines, M. Zola les a pénétrés à fond, percés à jour. Il connaît tous les secrets de la Propagande, il a écouté aux portes

(1) *Rome*, p. 478.
(2) *Ibid.*, p. 269.

de l'Index et du Saint-Office, mais il en est deux surtout qu'il extermine avec acharnement.

C'est d'abord, et pour cause, l'Index : « Ah ! cet Index « odieux et imbécile ! Cette extraordinaire et lamentable « Bastille du passé, cet Index vieilli, caduc, tombé en « enfance, cet instrument d'intrigues, de haines et de « vengeance (1). »

Il y en a deux pages de cette aménité ; tel un mauvais acteur sifflé, invectivant le parterre.

Pourquoi s'acharner ainsi à tuer et à retuer cet Index odieux et imbécile? Ne serait-il pas plus sage de le laisser agoniser dans son gâtisme? Mais voilà, ce vieux sagittaire trouve encore, paraît-il, dans son carquois, des flèches cuisantes et parfois mortelles, et M. Zola s'en souvient.

C'est ensuite la Congrégation du Concile qui connaît des procès en annulation de mariage. Devant elle, le roman de M. Zola porte un différend matrimonial, comme elle n'en reçut probablement jamais autrement que par la question préalable.

Le cas est ridicule ; raison de plus pour que la Congrégation le prenne au sérieux et le discute longuement. Et puis, « si, bien entendu, on n'achetait pas directement « les voix des cardinaux, certaines de ces voix revenaient « à de fortes sommes, quand il fallait s'assurer leurs « créatures... sans compter que les gros cadeaux d'argent « sont au Vatican les raisons décisives qui tranchent les « pires difficultés (2) ».

En d'autres termes, l'Église qui, depuis bientôt vingt siècles, défend sans défaillance l'institution du mariage et l'honneur du foyer familial ; qui a résisté à Philippe-Auguste ; qui pour ce fait, a laissé Henri VIII protestantiser l'Angleterre ; qui maintient ce principe en face des

(1) *Rome*, p. 433-434.
(2) *Ibid.*, p. 405.

variations du pouvoir civil, aujourd'hui partisan et demain adversaire du divorce, aurait capitulé devant quelques basses intrigues et aurait succombé à une tentation victorieuse de vénalité. La Congrégation du Concile serait à la merci d'un rapporteur qui n'hésite pas à combattre lui-même ses premières conclusions, sous l'influence d'une *mancia* qui lui aura donné sans doute un surcroît de lumières juridiques, à défaut de la plus élémentaire probité professionnelle (1) !

Et toute cette hiérarchie sacrée, cette puissante machine de gouvernement qui se meut silencieusement avec des frottements doux et des mouvements huilés, savez-vous où elle va chercher son principe moteur ?

On croirait peut-être que la puissance d'esprit de Léon XIII, secondée par la lumière de ses cardinaux, suffit à cette action. Erreur ! Cette explication est pour les pauvres d'esprit.

Si M. Zola s'est cassé le nez à la porte du Vatican, si l'Index l'a balafré, si le palais du bout du pont des Arts le dédaigne, si *Rome* se prépare à rejoindre *Lourdes* dans les cases au rabais des parapets de la Seine, c'est le fait des jésuites !

Il a dû découvrir, dans le bric-à-brac des accessoires romantiques d'Eugène Sue, le fameux planisphère qui ornait le cabinet de Rodin, et contempler, lui aussi, avec épouvante, ces lignes mystérieuses qui partageaient le monde entre les enfants de Loyola. Comme don Vigilio, il doit regarder le soir sous son lit et visiter ses armoires en tremblant. Si jamais il est victime d'un *accidente,* il n'hésitera pas à désigner le *jettatore* dont il aura subi l'envoûtement.

Elle est tout de même amusante cette frayeur que tout bon libre-penseur, à supposer qu'il soit sincère, éprouve

(1) *Rome*, p. 404.

à ce nom seul de jésuite. C'est comme la rougeole politique dont parle le joyeux sous-préfet du *Monde où l'on s'ennuie*. Ils n'en meurent pas tous, mais tous en sont atteints, et tous restent comme hypnotisés devant ce sabre dont la poignée est à Rome et la pointe partout.

M. Zola fonce sur le jésuite avec une telle furie, qu'il pourrait bien être sincère dans ses épouvantes. Je le regretterais pour lui, car j'aimerais bien mieux le considérer comme un pince-sans-rire, un aimable fumiste, que de le voir enfourcher la Rossinante fourbue sur laquelle tant de don Quichottes de la libre-pensée ont vainement estocadé contre les moulins à vent, qui riraient bien si les moulins pouvaient rire.

Aujourd'hui, cela ne prend plus que dans les cabarets de sous-préfecture où pérorent les sous-vétérinaires de l'endroit. Rodin est déjà bien vieux. Les rares survivants de la génération qu'il effraya, paraît-il, ont dû tourner au gâtisme : manifestement, nos contemporains trouvent cela poncif : il faudrait découvrir autre chose, et ce n'était pas la peine de s'ériger en prophète pour nous apporter des oracles que le compagnon de voyage de Balaam aurait lui-même dédaignés.

Jusqu'ici, je ne vois pas trop ce que M. Zola a découvert dans son voyage à Rome. On pense involontairement à cette mission scientifique dont il est parlé, je crois, dans *Jérôme Paturot* et qui sillonnait la Grèce, à la recherche de monuments doriques. Chacun de ses rapports se terminait invariablement par ce cliché : Découvertes imminentes, envoyez argent !

Tout comme ces explorateurs pour rire, qui ne découvraient sans doute que l'asphalte des grands boulevards, M. Zola aurait pu s'épargner ce voyage s'il n'eût volontiers sacrifié à la vanité littéraire familière aux romanciers, et aussi à la vantardise italienne, dont il n'a pu détruire en lui l'atavique exubérance.

Mais aussi, le Quirinal n'aurait pas eu l'occasion de le fêter, et la reine Marguerite n'aurait pu confier à M. Zola qu'elle avait lu tous ses livres, ce qui est d'ailleurs un tour de force, et n'aurait pu, en revanche, être appelée par lui « la plus vertueuse et la plus intelligente des reines ».

Un jour, Mme de Sévigné, invitée à danser par Louis XIV, disait, dans son enthousiasme, au caustique Bussy-Rabutin : « Mon cousin, il faut reconnaître que « nous avons un grand roi ! » — « Oui, oui, ma cou- « sine, car l'action qu'il vient de faire est vraiment « héroïque ».

IV.

Le Monde Blanc.

Il y avait une fois un passeur de rivière qui réfléchissait sur un problème assez embarrassant. En trois voyages, il devait passer, dans son bateau, un loup, une chèvre et un chou. Or, il ne pouvait laisser en contact immédiat ni le loup avec la chèvre, ni la chèvre avec le chou sans une catastrophe irrémédiable. J'ignore comment il s'y prit, mais certainement il dut faire de profondes combinaisons pour réussir ce passage difficile.

J'ai toujours pensé que ce problème n'était qu'une allégorie et que le passeur en question représentait l'Angleterre ; le loup, l'Allemagne ; la chèvre, l'Autriche, et le chou, l'Italie ; bref, la triple, ou plutôt la quatruple alliance.

Le passeur est plein de sollicitude pour le chou, dont la chèvre ferait volontiers son profit ; d'autre part, le loup qui n'aime pas le chou, du moins pour le manger, croquerait la chèvre avec un plaisir non dissimulé. Seul, le chou ne mangera personne, mais il fera peut-être quelque jour l'assaisonnement d'un pot-au-feu colossal.

M. Zola nourrit une tendresse profonde pour le chou, sous lequel ses aïeux prirent naissance, et comme l'infortuné légume (le chou), a vu fondre sur lui tous les fléaux du potager, chenilles et pucerons, escargots, vers blancs et limaces, comme il ne ressemble plus guère qu'à un parapluie à l'envers dont il ne resterait que les baleines, le maître l'arrose pieusement des flots de son encre, que trop souvent l'on put croire puisée dans la fosse à purin de quelque ferme beauceronne.

Sans vouloir méconnaître la profondeur de ses vues, ni appuyer plus que de raison sur les mille points douloureux qui agrémentent l'épiderme italien, il me semble, et je ne suis pas seul de mon avis, qu'il est encore prématuré de chanter victoire et de proclamer la définitive stabilité des choses transalpines. Il me semble que la dynastie de Savoie, pour peu qu'elle continue à « faradasser » et à frapper sur la poignée du sabre paternel, en affirmant qu'elle ira *al fundo*, pourrait bien finir comme les cuirassés de Lissa, et conduire les funérailles du rédentisme et de l'irrédentisme.

N'en déplaise à M. Zola, la Rome des Papes, cette Rome qu'il prétend « tuée par des siècles de gouverne-« ment papal, devenue si infertile que pas une œuvre, « pas un homme n'a pu y naître encore après vingt-cinq « ans de réveil et de liberté (1) », faisait dans le monde aussi bonne figure que la capitale du roi Humbert.

S'il reste encore quelque vitalité, quelque sève dans ce vieux sol romain, si Rome ne descend pas au tombeau comme y descendirent Thèbes, Palmyre et Memphis, ce n'est pas le Quirinal qui l'arrêterait sur la pente de la décrépitude, fléau des vieilles cités, inconnu de l'antique souveraine assise sur les bords du Tibre.

Nous sommes loin, paraît-il, de l'idéal entrevu, de

(1) *Rome*, p. 434.

l'exubérance de vie, d'intelligence, voire même de génie, dont la jeune Italie jetait à tous les échos la prophétie, pour le jour où Rome briserait enfin l'odieux joug pontifical.

Il faut dechanter ; mais comme Tartarin a élu domicile de l'autre côté des Alpes, depuis que, plus modeste que M. Perrichon, il a trouvé le Mont-Blanc à sa taille, si l'Italie semble déjà décrépite, si elle n'échappe à la banqueroute que par des expédients qui ne sont un secret pour personne, si ses velléités belliqueuses ont abouti au désastre sans nom d'Abba-Garima, si « pas une œuvre, « pas un homme n'a pu naître après vingt-cinq ans de « réveil et de liberté », c'est la faute au gouvernement papal, et probablement les jésuites y sont pour quelque chose !

D'aucuns, plus naïfs, croiraient que la tare ou l'iniquité des origines, chez les nations non moins que chez les individus, leur crée un tempérament lymphatique et des vices irrémédiables qui altèrent les sources mêmes de la vie.

L'Italie est manifestement anémique ; elle subit fatalement l'influence de la malaria qu'elle est venue chercher dans les Marais Pontins et dans la campagne romaine, et si les Italiens sont fiers du rôle brouillon qu'ils remplissent en Europe et de la brillante figure qu'ils font en Erythrée, c'est que, décidément, ils ne sont pas difficiles.

Il fallait, prétend M. Zola, « montrer au gouvernement « déchu du Vatican ce dont l'Italie était capable, de « quelle splendeur rayonnerait la nouvelle Rome, la troi- « sième Rome qui dépasserait les deux autres, l'impé- « riale et la papale, par la magnificence de ses voies et le « flot débordant de ses foules (1) ».

Et quand je disais que les pierres de la fronde de

(1) *Rome*, p. 310.

M. Zola endommageaient surtout les vitres du Quirinal, et encombraient ses jardins de pavés !

L'Italie n'était donc capable que de ce qu'elle a montré au gouvernement déchu du Vatican et au monde entier ! Il est vrai que les guenilles nidoreuses de la Rome moderne, les crevasses de ses coudes et les brèches de son haut-de-chausses, lui font une auréole et une splendeur d'un rayonnement tout particulier !

Les voies ont peut-être acquis quelque magnificence, mais « le flot débordant des foules » ne se compose guère jusqu'ici, en dehors de l'armée et des fonctionnaires, que d'une bohême passablement cosmopolite qui est le fléau des grandes cités. Et encore ces voies magnifiques sont-elles devenues, en général, « de grandes carcasses crayeu-« ses et vides pour la plupart, dont les décombres déjà « sèment les rues pleines d'herbe (1) ».

Et cela, malgré la contribution particulière dont chaque municipe italien est grevé au profit de « Rome capitale » !

Le gouvernement déchu du Vatican aurait bien mauvaise grâce de se plaindre de ces résultats et nul doute qu'il ne reste ébloui, suffoqué par la splendeur rayonnante que prodigue outre mesure dans Rome le répugnant spectacle des jeunes ruines, et par l'ère de prospérité consécutive à vingt-cinq ans de réveil et de liberté !

Depuis plus d'un quart de siècle, monde noir et monde blanc se coudoient et se côtoient à Rome, sans se confondre, malgré la défection peu glorieuse d'une partie de la noblesse romaine qui ne dédaigne pas le monde où l'on s'amuse.

Le véritable amphytrion est l'amphytrion où l'on dîne, chacun sait ça ! D'ailleurs, cet état d'âme n'est pas particulier à la noblesse romaine, qui a renié ses traditions pour une invitation à la cour, et ce n'est pas l'aristocratie française, en général, qui pourrait lui en faire un crime.

(1) *Rome*, p. 313.

Le monde blanc accable de ses empressements et de ses prévenances le Sosie de l'abbé Pierre Froment, un compatriote en qui se devinait un champion à tous crins de la jeune Italie.

L'œuvre littéraire du Maître ne s'inspirait pas évidemment des principes et des respects qui sont la force et la gloire du Vatican. Hélas ! M. Zola, décidément en veine d'ingratitude, nous a laissé de ce monde un tableau ni flatté, ni flatteur.

Je mets hors de cause la maison de Savoie et le roi Humbert qui n'a pas créé l'état de choses actuel et qui s'ennuie à périr au Quirinal, captif de la plus fausse situation que les événements et les hommes aient pu faire à une dynastie à laquelle nulle illustration ne manquait.

Il y a quelques années, deux jeunes Français se trouvaient sous les ombrages du Pincio, à l'heure où les élégances de Rome viennent payer leur tribut quotidien à la mode et à la vanité. Humbert I[er] passa, selon sa coutume, conduisant lui-même un léger phaéton, mais les deux Français, malgré les regards qu'il attachait sur eux, restèrent la tête couverte, et l'un d'eux dit : « Quel dom-
« mage de ne pouvoir le saluer, il est de si bonne
« Maison ! »

Que n'a-t-on pas dit, surtout dans les premiers mois de 1894, des terreurs de la reine Marguerite, redoutant le sort de Marie-Antoinette ?

Dans ce monde blanc, tel que nous le dépeint M. Zola, je vois bien peu de figures sympathiques. En tout cas, ce n'est pas le ministre Sacco « tombé à Rome comme un
« bandit » (1), véritable loup-cervier de la finance, félin brutal et caressant, vrai conquérant de Rome où ses vices, à défaut de vertus, le hissent sur le pavois.

Ce n'est pas davantage le comte Prada, autre conqué-

(1) *Rome*, p. 146.

rant, autre écumeur de Bourse, agioteur effronté, sans âme et sans conscience, époux ridicule de Benedetta et complice par lâcheté d'un crime qu'il aurait pu empêcher.

Et ce vieil Orlando, pour lequel M. Zola éprouve évidemment une tendresse profonde! Patriote fourbu, émeutier en retraite dans la sinécure du Sénat, cynique contempteur de l'irrédentisme, drapé dans la toge d'un Brutus qui émarge régulièrement au budget de la patrie, pâmé d'aise, sans doute, devant la vieille louve de Romulus qui laisse encore, par lassitude, tirer sur ses mamelles à peu près épuisées. Écoutez cette confession : « Et puis, quoi? Il a bien fallu accepter les nécessités « pratiques, les plus intransigeants se sont ralliés (1). »

Tels les plus farouches terroristes de 93 peuplaient les antichambres, le Conseil d'État et le Sénat du premier Empire, vertueux prédicants de la liberté, nantis d'honneurs et de rentes ramassés dans la carrière d'émeutier, de nos jours particulièrement fructueuse, et regardant sans rire le buste, classique en démocratie, de ce rigide Caton, qui, à l'encontre des dieux, réservait ses sympathies aux vaincus : *Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni!* Eh bien, quoi! « Il a bien fallu accepter les nécessités pratiques! »

Cette vieille chemise rouge, assagie par les nécessités pratiques, résume, dans sa carrière agitée toutes les étapes de la Révolution marchant à la conquête de Rome, sous une menteuse étiquette de patriotisme et d'aventure, dévorant de ci, de là, quelques grands-ducs, la Sicile, puis Naples; assiégeant de toutes parts les États de l'Église à l'aide de complicités plus ou moins ouvertes, traînant captive, à sa suite, la dynastie de Savoie dans toutes sortes d'avatars, et finissant par enfoncer à coups de canon les portes de Rome dès que les baïonnettes françaises ne lui en interdirent plus l'entrée.

(1) *Rome*, p. 139.

Orlando est un patriote milanais, séduit par Garibaldi et gravitant par enthousiasme dans son orbite. Il tire sur nos soldats, en 1849, à la porte Saint-Pancrace, puis décampe devant ce voisinage dangereux.

Arrive l'inexcusable campagne de 1859, Orlando reprend sa chemise rouge et court rejoindre Garibaldi.

Il a d'autant plus de mérite à cela, que Milan ne brilla pas précisément par son enthousiasme à cette date et que cette grande cité de 400.000 patriotes tout frémissants au souvenir de la servitude qui pesait sur eux depuis si longtemps, fournit juste 80 volontaires à l'armée libératrice (1). Que voulez-vous? pour être patriote, on n'en est pas moins prudent.

Orlando fut sans doute de ce petit nombre de vaillants, mais M. Zola s'abuse et nous en conte, lorsqu'il le fait entrer à Milan le 10 juin avec l'armée française victorieuse à Magenta. Orlando n'y était pas, puisqu'il avait rejoint Garibaldi qui, dans la région moins dangereuse des lacs, faisait avec les Autrichiens d'Urban une partie de barres à peu près inoffensive.

Comme le prince Napoléon qui opérait révolutionnairement en Toscane, Garibaldi ne se trouva à aucun des grands chocs de cette courte mais sanglante campagne, et Orlando dut se contenter sans doute des lauriers cueillis plus facilement à Castelfidardo, en Sicile et même à Custozza.

Et que dire de ce cicerone qui, conduisant l'abbé Froment sur le Palatin, « lui raconte longuement la bataille de Magenta (2) »? N'est-ce pas un comble? Si Pierre Froment, qui prétend savoir tant de choses, avait quelque idée de son histoire contemporaine, il aurait rabroué cet impudent fumiste.

(1) Taine. *Voyage en Italie.*

(2) *Rome*, p. 175.

M. Zola ignore donc que les Italiens ne parurent pas à Magenta et qu'il y eut même à ce sujet, paraît-il, un « attrapage » assez vif entre Napoléon III et Victor-Emmanuel qui s'était d'ailleurs légèrement gaussé de son impérial allié en lui promettant 120.000 hommes et 40.000 volontaires, et mobilisant à peine 40.000 hommes.

Peut-être aussi a-t-il appris son histoire dans les manuels scolaires qui enseignent aux jeunes générations italiennes que Victor-Emmanuel nous sauva à Magenta non moins qu'à Solférino (1).

Braves gens tombés pour la cause de l'Italie, que la terre lombarde qui but votre sang vous soit légère et que les imprécations classiques dans les écoles italiennes contre les chevaux gaulois qui viennent boire l'onde sanglante du Pô, ne troublent point votre héroïque sommeil (2) !

Aujourd'hui que l'histoire commence à dévoiler ses secrets, les exploits d'Orlando en Sicile et à Naples nous apparaissent sous un jour moins épique, mais plus conforme à la vérité.

L'expédition des Mille fut le premier acte de la comédie qui continue à Cuba entre les flibustiers américains et les Espagnols : seulement, derrière Garibaldi, il y avait trois Jonathan au lieu d'un : Cavour, lord Palmerston, hélas ! et le cabinet des Tuileries.

Que M. Zola nous laisse donc en paix avec ces évocations-là, qui ne sont pas plus glorieuses pour ses clients transalpins que pour nous. Nous avons payé assez cher le droit de nous recueillir et de soigner en silence nos extrémités grillées à force d'avoir tiré des marrons du feu.

Qu'il soit bien persuadé que c'est avec une douce

(1) Paccinni. *Manuel scolaire, passim.*

(2) *Sonnet de Villacaia.* (Paccinni.)

philosophie que nous voyons aujourd'hui l'expiation des faciles triomphes d'Ancône, de Castelfidardo et de la porte Pia, se poursuivre là-bas au pied des rochers d'Abyssinie et ajouter de nouveaux lauriers aux lauriers de Lissa et de Custozza. Nos frontières des Alpes n'y perdent rien en sécurité.

Le Négus est encore assez loin du Capitole, et le vieil Orlando, qui a récolté sans doute des rhumatismes dans ses chevauchées, n'a pas à craindre le sort de Papirius et de ses collègues du Sénat, au temps de Brennus.

Comme il est l'homme « des nécessités pratiques », je lui conseille de se faire porter dans sa chaise curule au palais de la place Madame, et lorsqu'un ministre italien viendra encore prétendre à la tribune que « l'Italie peut imposer beaucoup de choses à Ménélick », qu'il lui demande quelques détails à ce sujet, et surtout quelques explications sur l'inénarrable abandon des 3.000 prisonniers ramassés dans le Choa, et qui dit-on, font au Roi des Rois une capitale dont les attirances et les splendeurs risquent de diminuer le nombre des *reduci*.

Qu'il propose aussi de débaptiser la place des *Cinque Centi* et de remplacer l'obélisque de Dogali par l'obélisque de Saint-Jean-de-Latran, pour donner place, sur ses tablettes de granit, aux vaillants de l'Erythrée qui dorment là-bas leur sanglant sommeil. C'est le moment ou jamais de « faradasser ».

Je crains, d'ailleurs, que le monde blanc ne garde rancune à M. Zola pour les tableaux peu flatteurs dont *Rome* surabonde. Assurément, ce résultat n'était pas dans ces intentions, dont on connaît l'élévation et la pureté, mais aussi pourquoi s'exténuer à jongler avec des pavés d'ours ? La Révolution campée à Rome depuis un quart de siècle, aurait certainement préféré à un ami si compromettant, la sagesse d'un ennemi.

V.

P. P. C.

Dussé-je donner triste opinion de mon tempérament littéraire, j'avoue que je ne pourrais longtemps, avec impunité, prolonger un tête-à-tête, pas plus avec les personnages qu'avec les métaphores de M. Zola. Quel monde, Seigneur, quel monde !

Au sortir de tout cela, on éprouve une sensation analogue à celle qui vous saisit en remontant des sous-sols du musée Grévin. Comme alors l'air semble pur, comme la lumière est radieuse, comme la verdure même des boulevards, poudrée à frimas et cuite par le soleil et la poussière, caresse agréablement le regard !

Rien de meilleur, pour chasser les miasmes putrides de certaines littératures, que de recourir aux bons vieux remèdes d'autrefois, rangés sur les rayons de nos bibliothèques. Que les bafouillages de Pierre Froment paraissent misérables après la lecture d'une page de Bossuet, ou lorsque vibre dans l'âme, avec l'harmonie poétique de Phèdre ou de Britannicus, l'écho de ces vers forgés comme de Louis Veuillot, de musique et de clarté !

D'ailleurs, je ne suis que trop persuadé qu'il en est des écrivains comme des régimes politiques ; les peuples n'ont guère que ceux qu'ils méritent, et cette espérance seule me reste, que les générations à venir ne voudront pas croire à notre médiocrité et aimeront mieux supposer que l'opinion s'étant trompée dans ses choix, la meilleure partie des œuvres de l'esprit sera restée parmi nous dans une obscurité qu'elle ne méritait pas.

Ceci, pour expliquer l'autorité que M. Zola s'est donnée dans le monde des lettres.

A défaut du génie de Racine, il serait temps, je crois, pour lui, de s'inspirer de sa modestie. Ce n'est point, d'ailleurs, qu'il ait à expier des chefs-d'œuvre par d'autres chefs-

d'œuvre, que Nana ressemble à Phèdre, pas plus que le Rêve ne rappelle Athalie. On ne peut, en justice, lui reprocher rien de semblable ; mais voilà son vieil idéal réalisé. Il doit avoir des rentes dont il faut lui souhaiter qu'il puisse dire comme Vespasien, qu'elles n'ont pas d'odeur ; il a présidé les *gendelettres* ; il ne soupire plus après la Légion d'honneur dont il a ramassé la rosette on ne sait où. Que lui faut-il de plus ? Le grand Corneille lui-même ne sut pas s'arrêter à temps ! Après *Lourdes*, hélas ! mais après *Rome*, holà !

Tôt ou tard, Rome porte malheur à quiconque met sur elle une main brutale, et je crains fort que l'abbé Pierre Froment, qui n'a l'envergure ni de Totila ni du connétable de Bourbon, pas même de Cavour ni de Garibaldi, ne fasse une très vilaine fin de défroqué.

Ils sont rares, disait Lacordaire, les hommes à qui Dieu a départi l'éminence ! Ni la médiocrité ni même le talent ne suffisent pour écrire et parler de Rome, surtout si ce talent sacrifie à la misère et à l'étroitesse des préjugés et de l'ignorance habituelle de la libre pensée.

M. Zola s'abuse-t-il au point de croire qu'il a ajouté quelques rayons à l'incomparable auréole qu'ont faite à Rome vingt-cinq siècles d'une histoire qui se confond avec l'histoire de l'humanité ?

Deux monuments surtout, à Rome, ont triomphé des siècles : un égout et une prison ; tout le paganisme est là. Le siècle d'Auguste y ajouta le Panthéon. Michel-Ange s'en empara pour le jeter dans les airs sur les piliers gigantesques de Saint-Pierre. M. Zola n'a pas compris ce symbolisme : il a mieux aimé barboter dans la *Cloaca maxima*, mesurer la hauteur de la prison Mamertine et ne considérer dans Saint-Pierre qu'un colosse de gala qui devait élever Sixte-Quint et ses successeurs au rang des dieux (1).

Une pareille philosophie de l'histoire et de l'esthétique

(1) *Rome*, p. 209.

explique surtout comment M. Zola a pu bâtir un colosse de plus de sept cents pages, et trouver le moyen d'ennuyer si fort des lecteurs.

Malgré ses prétentions à la science et au progrès, il est en retard de vingt siècles, et le rôle providentiel que Rome tient dans l'histoire du monde et qu'elle tiendra vraisemblablement jusqu'au dernier chapitre, est resté pour lui, lettre close.

Des deux Souverains qui règnent à Rome, il en est un, vieillard qui a succédé à une extraordinaire dynastie de deux cent soixante vieillards, dont les trente-deux premiers ont péri dans les supplices.

Cet octogénaire n'a ni armées, ni flottes, ni, quoi qu'en dise Pierre Froment, de trésors.

Depuis bientôt vingt ans, pour protester contre les iniquités de la force brutale, il se condamne à une véritable prison, et ce vaincu, ce captif s'impose à l'admiration ou du moins au respect du monde entier.

Ce vieillard est le suprême arbitre de la paix, et le monde entier s'inquiète de ce qu'il dit et de ce qu'il pense. Qui donc s'occupe de ce que peut dire et penser le roi Humbert Ier?

Aujourd'hui, la Révolution, parvenue aux dernières conséquences de sa logique, élève dans le monde le formidable péril de l'anarchie, et ce sphinx propose aux hommes d'État des énigmes que nul Œdipe me semble capable d'éclaircir.

Une nouvelle invasion de barbares, tels qu'on n'en vit jamais, menace non seulement la paix, mais l'existence même de la société. Peut-être la force pourra-t-elle endiguer quelques jours ce torrent, mais tout fait croire qu'il passera tout de même, et ce sera la fin de bien des choses, même la fin des rentes que la pornographie prélève sur les pires instincts de la bête humaine.

Il y a quelque cinquante ans déjà, l'indignation « du

moins crédule enfant de ce siècle sans foi » jetait cet anathème aux précurseurs de M. Zola :

Pour qui travailliez-vous, démolisseurs stupides ?

Seule une puissance morale incontestée et incontestable reste debout parmi nous. Comme des pyramides, on peut dire d'elle qu'elle a fatigué les temps et bravé les perversités et les violences humaines, et c'est à elle que vous réservez vos flèches les plus venimeuses !

Et quand vous aurez réussi à tuer, dans quelques âmes, le germe de la foi, quand vous aurez éteint quelques rayons de la lumière idéale qui est l'aliment des esprits, quand vous aurez diminué de quelques degrés, si vous le pouvez, le prestige des successeurs de saint Pierre, même si l'Académie finit par vaincre ses répugnances, en serez-vous bien avancé et n'en resterez-vous pas moins un malfaiteur littéraire ?

Rome a produit sur vous l'effet que la lumière produit sur les oiseaux de nuit et vous nous donnez le spectacle de ces errants des ténèbres affolés par le soleil, heurtant çà et là leur vol incertain et vacillant.

Il y avait autre chose à faire que de nous promener dans Rome à la suite d'un solennel imbécile que vous revêtez d'une soutane, tout comme vous avez affublé d'une capote bleue les froussards raisonneurs de la *Débâcle*.

On pensera ce qu'on voudra de ces procédés de romancier, je doute qu'on y trouve un exemplaire de délicatesse, voire même de probité littéraire.

Ce monument, digne de la vraie gloire de Rome, d'autres mains que les vôtres y ont travaillé et y travailleront encore, et si le silence des peuples est la première leçon des rois, j'espère que l'impuissante envolée de *Rome*, dédaignée de votre public habituel, sera le premier châtiment de ce mauvais livre et de cette mauvaise action.

Saint-Etienne. — Imp. Roy, rue de la Loire, 13.

Librairie Antimaçonnique, A. PIERRET, Éditeur
37, Rue Etienne-Marcel, PARIS

5e ÉDITION

LE 33e ∴ CRISPI

UN PALLADISTE HOMME D'ÉTAT DÉMASQUÉ

BIOGRAPHIE DOCUMENTÉE DU HÉROS
DEPUIS SA NAISSANCE JUSQU'À SA DEUXIÈME MORT

par

Miss DIANA VAUGHAN

Cet Ouvrage forme un magnifique volume in-octavo
Beau papier fort et glacé ; 512 pages ; impression des plus soignées
40 GRAVURES (Portraits et Documents)

VALEUR RÉELLE DE CE VOLUME : SEPT FRANCS
Prix pour le Public : **CINQ FRANCS**
Prix de faveur pour nos Abonnés : 3 fr. 50 (Franco : 4 fr. 65)

Deux mille exemplaires de cet ouvrage ont été enlevés en 15 jours

PUBLICATION TRÈS RECOMMANDÉE, PARAISSANT A DATE FIXE

L'ANTI-MAÇON

Revue spéciale du Mouvement Antimaçonnique

ORGANE OFFICIEL DE LA LIGUE DU LABARUM

Prix du N° 0 fr. 20 cent. (franco) — Seize pages grand format, sous couverture
Le 1er et le 16 de chaque Mois

Principaux Rédacteurs : **K. de BORGIA** et **Paul de RÉGIS**

ABONNEMENTS

France, par an....	4 fr.	Six mois......	2 fr. 50
Etranger, par an..	5 fr.	Six mois.	3 fr. »

L'*ANTI-MAÇON* publie dans ses colonnes : **L'Océan Noir**, souvenirs occultistes, par K. DE BORGIA, et **Pour la Patrie**, roman antimaçonnique d'un puissant intérêt, par J.-P. TARDIVEL, directeur de la *Vérité* de Québec (Canada).

Miss DIANA VAUGHAN publie, dans l'*Anti-Maçon*, sous le titre

LES PALLADISTES FRANÇAIS

une série de révélations concernant particulièrement les Lucifériens de France et qui ne pourraient trouver place dans ses *Mémoires*.

Un Numéro est envoyé à titre de spécimen, contre réception d'un timbre-poste de 0 fr. 15